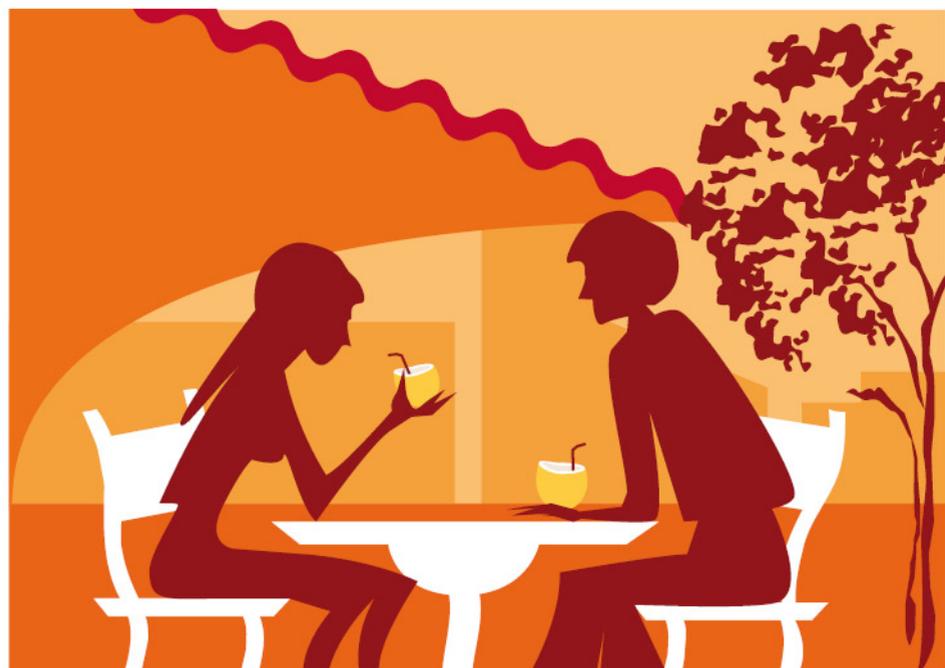


Donatien Moisson

Amours, délices et... larmes



Tome II

regardaient, l'œil dur. Il les dévisagea avec étonnement. "Et alors, qu'est-ce que vous branlez ? Allez-y ! Y a pas un instant à perdre."

"Capitaine, le blizzard se lève."

"Et alors ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?"

"Les hommes auront trop froid, capitaine. Il fait vingt en dessous. Avec le vent, on croirait moins cinquante."

"Mais qu'est-ce qui m'a foutu des poules mouillées pareilles ? Y a dix mille phoques là-bas, DIX MILLE, vous m'entendez connards ? Vous avez déjà vu ça vous ? Moi, non. Vous ne pensez pas que je vais laisser échapper une occasion comme celle-là ? Vous êtes pas cons à ce point là, quand même !"

Les lieutenants sortirent en faisant sonner leurs bottes sur le pont. Ils trouvèrent les hommes, serrés les uns contre les autres sur le gaillard d'avant. "Patron, y fait trop froid. Pas moyen de travailler. Et puis le vent, le vent..."

Le vent se renforçait, soulevant des panaches allongés de neige poudreuse. Les lieutenants sortirent leur revolver. "Pas d'histoires. En route. Et celui qui refuse, on l'abat comme un chien."

Ils partirent tous, petites taches noires grommelant et grelottant dans leurs habits en toile de sac qu'ils serraient contre eux en un inutile réflexe. Ils diminuèrent de taille jusqu'à n'être bientôt qu'un long pointillé gris que les rafales de poudre cachaient de plus en plus

souvent. La neige se mit à tomber, à tourbillonner, se mélangeant à celle que le vent cueillait sur la banquise, transformant le monde en une véritable nuit blanche. Ce fut bientôt une tempête et elle dura huit heures. Lorsqu'elle s'arrêta subitement et qu'une immense paix glacée remplaça les hurlements de la bise ; lorsqu'une lumière éblouissante et paisible se répandit sur l'immense paysage, le *Cosaque* représentait le seul signe d'une présence humaine. Les chasseurs avaient disparu. Partis en reconnaissance, les lieutenants aperçurent, ici une main bleuie, là une botte ou encore de vieux bouts de tissus dépassant d'indistincts mamelons de neige dispersés sur plusieurs kilomètres.

Les dents serrées, Leprince ne disait rien. Il ordonna de rentrer à Saint-Jean et s'enferma dans sa cabine pour s'y saouler à mort.

L'été suivant, ceux qui connaissaient Leprince eurent beaucoup de mal à le reconnaître. Il souriait, blaguait, tapait dans les dos, offrait des cigares. L'un des hommes restés sur la banquise était le cousin d'un instituteur, et ce dernier avait intenté un procès au capitaine du *Cosaque*.

Les débats eurent lieu au mois d'août, dans la noire et oppressante chaleur du tribunal de Saint-Jean. Le jury avait eu la patte abondamment graissée, et par Leprince lui-même, et par la compagnie de pelleterie qui ne tenait pas à le perdre. L'accusation fut molle et ennuyeuse. La défense brillante. Presque toutes les victimes venaient de la même petite ville, à quelques lieues

réglée pour exploser à trente mètres sous l'eau. Seulement je vous préviens, atterrir avec les moteurs à réaction, c'est pas normalement prévu au programme. Nous toucherons la piste à une plus grande vitesse que d'habitude. Si la grenade ne heurte pas le ciment, on devrait s'en tirer."

Personne ne demanda : "Et si elle la heurte ?" Maurin reprit : "Avant l'atterrissage, si quelqu'un désire sauter en parachute, je lui en donnerai la permission."

Silence total sur l'interphone. Je n'avais jamais sauté en parachute, et il me semble qu'aucun membre de l'équipage, y compris Maurin, ne l'avait fait non plus. Je ne sais pas à quoi pensaient mes camarades. Est-on maître de son esprit en de tels moments ? Certains devaient prier, d'autres, vraisemblablement, revoyaient le film de leur vie ou se faisaient des promesses, prenant de bonnes résolutions au cas où tout se passerait bien. J'étais de ceux-là. Je me promis de demander la main de Michèle-France lors de ma prochaine visite. Je n'aurais même pas su expliquer logiquement pourquoi je prenais cette décision. Il est possible que, comme en temps de guerre, le risque d'une mort imminente m'ait aidé à distinguer l'important du futile. Je pris aussi la résolution de ne jamais lui raconter ce qui avait déclenché le soudain courage de lui faire cette demande ; mais je savais que, chaque fois que je la regarderais je penserais : *J'aurais pu ne pas connaître le bonheur de partager ma vie avec elle.* Je découvris alors tout au fond de mon âme, et avec une certitude absolue, que je ne passerais

pas seulement ma vie avec Michèle-France, mais que je n'aurais jamais la moindre envie d'aimer une autre femme.

Au lieu de prendre le circuit habituel, l'avion amorçait sa descente en ligne droite. Tout l'aéroport était en alerte. Trente mètres, vingt mètres. Nous étions à quelques secondes de la survie ou de l'anéantissement. Des camions rouges s'élançaient derrière nous.

Maurin atterrit en artiste. On ne sentit presque pas le contact des roues avec la piste. Aucun rétro freinage non plus, ce qui nous entraîna au bord des marécages qui entouraient l'aéroport. Dès qu'il eut immobilisé l'avion, Maurin se permit le premier calembour de la journée : "Tout le monde dehors, et que ça saute !"

Il sortit le dernier. Les pompiers et ambulanciers l'applaudirent. Je fus, avec d'autres, poussé dans une Jeep et entraîné vers les vestiaires où je pris une douche et me rhabillai en uniforme ordinaire avant de faire face aux montagnes de paperasses qu'il nous faudrait remplir, sans parler des interminables interrogatoires qui nous attendraient inévitablement. L'enquête démarrait à chaud. Pendant ce temps, les services techniques et de déminage devaient s'affairer autour du Neptune.

Quelqu'un, un être humain, une ombre, me poussa un papier froissé dans les mains : "Télégramme pour vous, Massebœuf !" Je le dépliai sans hâte :

Elle avait toujours compté sur son mari pour ce genre de chose. Elle se trouvait un peu désemparée. Sans, bien sûr, pouvoir prétendre à un niveau de compétence comparable à celui de Nico, je réussis plusieurs fois à résoudre les problèmes. Bizarrement, l'informatique nous incitait à continuer nos invitations réciproques : elle venait déjeuner chez moi, et moi chez elle à raison d'une fois par mois environ ; mais jamais, de sa part, la moindre larme, la moindre expression ou admission de tristesse.

Il faut trois ans pour faire le deuil d'un conjoint, avais-je souvent entendu dire. Je décidai d'attendre deux ans avant de confier à Audrey la nature de mes sentiments. Je voulais ainsi faire montre de patience, de sensibilité et d'empathie. Un jour de novembre, alors que les vingt-quatre mois que je m'étais assignés s'étaient presque écoulés, et pendant que nous nous promenions le long de la mer après un déjeuner dominical, je trouvai le courage de lui expliquer calmement que j'étais amoureux d'elle. "Je sais" répondit-elle tout aussi calmement. La marée basse nous envoyait des relents de vase et de sel. Un petit vent froid nous fit relever le col de nos manteaux. Les nuages s'accumulaient. La pluie menaçait. J'imaginai la douce chaleur du corps d'Audrey sous ses habits d'hiver.

"Je me sens un peu coupable" ajoutai-je "car je crois bien que j'étais déjà amoureux avant la mort de Nico." Elle répéta : "Je sais."

"Comment ça, tu le sais ? Je n'ai jamais rien dit ni rien fait qui puisse l'indiquer."

faire des conneries avec leur scooter. L'idée qu'il se droguait ne m'est venue que du jour où ses notes de lycée commencèrent à baisser spectaculairement.

Profane en ce domaine, je fis quelques recherches. Quelle était l'odeur de la marijuana ? J'entrai dans la chambre de Fulgent pendant son absence. J'y trouvai effectivement des mégots, mais ils provenaient de cigarettes du commerce. Craignant la présence de drogues plus dures, je regardai sous le matelas puis inspectai la salle de bain attenante à la chambre et soulevai le couvercle du réservoir des toilettes : rien. Je me renseignai chez le pharmacien afin de pouvoir détecter sur lui les signes révélateurs de l'usage d'ecstasy, de cocaïne ou d'héroïne. Aucun résultat dans ce domaine non plus, et bien sûr, j'en étais soulagé. Le visage de Fulgent restait aussi calme, aussi lisse, aussi photogénique qu'il l'avait toujours été. Il ne reniflait pas incessamment. Sa force physique ne semblait pas l'avoir abandonné non plus.

L'un de ses anciens amis, c'est-à-dire de ceux qui « n'avaient pas de couilles au cul » vint nous voir un soir pour demander, au nom de sa famille, si Fulgent pouvait aller passer la fin de semaine chez eux. Un garçon de ferme les avait quittés sans préavis. On avait désespérément besoin de bras. Je m'esclaffai intérieurement à l'idée qu'on pût proposer une telle chose à mon paresseux de fils. À ma grande surprise, il accepta.

Le soir, il revint, radieux et dégageant de légères émanations de foin et de fumier. Il avait conduit

un tracteur, rentré des vaches... Je reçus un coup de téléphone du fermier : il ne tarissait pas d'éloges. Non seulement Fulgent avait travaillé avec enthousiasme, mais il avait même eu le talent de calmer une vache agressive. Je n'en revenais pas. Pour la première fois depuis des mois, je me sentais fier de mon fils et le lui dis. Il haussa les épaules : "Ouais, tu connais Jean, le fils du fermier ? Eh bien il va rentrer en prépa à l'automne. Ça c'est quelque chose dont son père peut être fier."

"Mais toi aussi tu pourras y aller si tu as de bonnes notes au bac." Il haussa les épaules.

Fulgent fut recalé. Le Bac valant à peu près autant qu'un billet de Monopoly, il l'avait certainement fait exprès. Il s'enferma dans sa chambre où il fumait cigarette sur cigarette, et ne descendait que pour se faire un sandwich et remonter avec une tasse de café. "Je ne veux pas redoubler" précisa-t-il. "J'ai dix-huit ans, je suis adulte, tu peux pas me forcer." Il ne voulait pas comprendre qu'en tant qu'adulte il avait acquis le statut d'un étranger qui s'incrustait chez moi, et que j'aurais pu lui montrer la porte. Nous savions tous les deux que je n'en ferais rien. De temps en temps, il se rendait à la ferme où, comme toujours, il étonnait par son enthousiasme et son énergie.

Le père de Jean lui offrit un emploi à plein temps. Fulgent refusa. À partir de ce moment, il refusa également de retourner à la ferme. Il n'allait quand même pas, précisait-il, devenir ouvrier agricole alors que ses anciens camarades

visage, car son corps est parfait. Je ne me lasse pas de le contempler et de le caresser. Fait-elle bien l'amour ? Pas vraiment. Elle embrasse mal. Elle adore les caresses mais, en dehors des contacts sur le sexe, elle ne caresse pas bien.

Pourquoi suis-je tellement attiré par elle ? Je ne peux que paraphraser Montaigne : parce que c'était elle, parce que c'était moi.

Deux ans plus tard, Émilie quittait Charles comme si elle avait reposé un verre sur le comptoir, puis était repartie en sifflotant. Elle avait accepté d'être aimée sans jamais savourer ce que beaucoup décrivent comme la plus douce des émotions.

C'est vers cette époque que se situa le divorce d'Hélène. Hélène et Charles se tutoyaient maintenant. Hélène enfonça le clou. "Je te l'avais bien dit, c'est un petit animal."

Charles était désespéré. Il ne comprenait pas. Il avait été tendre et généreux envers Émilie. Il ne l'avait jamais critiquée... n'en avait jamais eu envie. En toute honnêteté, il n'y avait pas grand chose de critiquable chez elle. Certes, il aurait préféré qu'elle lise autre chose que les programmes de télé, qu'elle apprécie les grands films, qu'elle écoute de la musique classique, mais il ne lui en avait jamais fait le reproche. Ce qui les unissait, c'est à dire les balades, les bons repas et les bons vins, les nuits d'amour aussi, était tellement plus important ! Une chose qui ne cessait d'étonner Charles, c'est que la compagnie de cette femme qui n'avait pas lu dix livres de

toute sa vie, demeurerait agréable. Émilie semblait posséder une sorte de sagesse innée ainsi qu'un regard intelligent sur les choses et la vie. Elle ne s'exprimait jamais vulgairement. De toute façon, Charles était parfaitement conscient du fait qu'on ne change pas les gens, qu'il faut les accepter et les aimer tels qu'ils sont. Essayer de les changer, c'est la recette infallible de l'échec. On ne peut changer que soi-même.

“Tu sais pourquoi elle t'a quitté ?” S'enquit Hélène à plusieurs reprises.

“Je ne sais pas.”

“Elle a certainement quelqu'un d'autre.”

“Je ne pense pas.”

“Tu te fais des illusions, mon grand. Vous ne vous disputiez jamais. Elle est donc partie avec quelqu'un d'autre. Oublie-la et trouve-toi vite une gentille compagne.”

“L'oublier ? Comment le pourrais-je ? J'étais... je suis amoureux d'Émilie.”

Hélène devint songeuse : “Ouais, ces choses-là ne se commandent pas mais je te conseillerai quand même de ne pas revenir sur le passé. Tu souffres, mais la meilleure façon d'atténuer cette souffrance, c'est d'aller de l'avant. C'est un peu comme après un deuil pour s'en remettre, il faut se plonger dans le travail.”

“Pour le deuil, merci : j'ai déjà donné. Ma femme est morte au Canada. La douleur d'une séparation est différente mais, je crois, tout aussi

Table des matières

Amours, délices et larmes

Tim	9
Capitaine Leprince	15
Alpha Zoulou	25
La nuit	41
Clair semées	61
L'ordi	69
Azila	77
Je ne vous aimais pas	101
Pharisiens	139
Un grand amour	147

Donatien Moisdon

Amours, délices et... larmes

Tome II

Dans Amours, délices et... larmes, Tome II, Donatien Moisdon nous offre encore une riche galerie de visages qui viennent aussi bien de la France profonde que de la Corée, de Terre Neuve ou du Maroc. Sa remarquable maîtrise du style va bien au-delà de la description : elle n'a pas son pareil pour transmettre les émotions. C'est du grand art.

J'ai beaucoup aimé "Amours, délices et... larmes". Je vais le lire une deuxième fois pour m'imprégner de toute sa saveur, il y a des choses que l'on ne perçoit pas dans une première lecture. J'ai aussi entendu dire qu'un tome 2 est en préparation. J'espère que ce n'est pas une fausse rumeur, rassurez-moi. (BD)



Donatien Moisdon en est à sa septième publication. Son premier roman, « La caresse du Serpent », publié chez Anne Carrière et réédité par écrituriales sous le titre « L'École du Serpent » a été présenté au Prix Fémina, puis choisi deux fois par le Club du Grand Livre du Mois. En anglais, avec « Animals

2050 », il a remporté le premier prix d'un concours de nouvelles lancé par la BBC. Cette nouvelle a été lue deux fois sur BBC-Radio-4.

Prix : 12 € TTC

ISBN 978-2-919125-34-0



9 782919 125340